NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

70 Nº 1 1948

Problèmes de l'adaptation en apostolat. IV. La paroisse réadaptée

Léon DE CONINCK (s.j.)

p. 48 - 66

https://www.nrt.be/es/articulos/problemes-de-l-adaptation-en-apostolat-iv-la-paroisse-readaptee-2769

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

PROBLEMES DE L'ADAPTATION EN APOSTOLAT

IV. LA PAROISSE READAPTÉE (1)

On a fait ces derniers temps le procès de la paroisse. De quoi, du reste, n'a-t-on pas fait le procès ? Elle a trouvé de farouches défenseurs, et de non moins farouches démolisseurs.

Nous n'avons pas à reprendre le procès. Le jugement sur l'institution n'a pas été rendu par l'autorité compétente. Il n'y a du reste aucune condamnation à prononcer. Loin de là. Il y a peut-être une mise au point à faire : c'est tout. Mais celle-ci s'impose impérieusement. Nous verrons laquelle, en fin d'article.

Examinons d'abord ce qu'est au juste la paroisse. Il se peut qu'à force d'être accoutumé à la chose et au mot, on ne sache plus au juste de quoi il s'agit.

I. VALEUR DE LA PAROISSE

1. Un peu d'histoire nous orientera dans la précision du concept.

Il semble que ce soit le grand saint Martin de Tours qui, le premier, ait songé à créer des « paroisses » distinctes de la paroisse épiscopale, en faveur des fidèles épars dans une banlieue assez étendue, et qui pouvaient difficilement participer à la vie chrétienne dont le centre était la « cathédrale ». L'a-t-on imité, ou, ce qui est plus probable, une même nécessité a-t-elle inspiré la même solution ? Toujours est-il qu'on voit se multiplier les églises particulières, le long des routes — pas tellement nombreuses alors —, aux carrefours, surtout sur l'emplacement des anciens sanctuaires païens. On a fait remarquer à ce sujet que le peuple change bien plus facilement de croyances que d'habitudes. Et ceci est à retenir. On érige aussi des centres de culte près des tombeaux de saints : ce sont les paroisses-pèlerinages. Elles sont les premières de ces innombrables communes qui n'ont d'autre nom que celui de leur céleste patron. Les abbayes aussi furent créatrices de paroisses sur leur territoire, par l'érection de leurs « villae » en communautés autonomes. Poperinghe, par exemple, doit son origine à pareil acte de l'abbaye de Saint-Bertin. Les raisons que donnent les archives pour expliquer ces fondations sont intéressantes : « Longitudo (ce qui veut dire la distance), periculum aquae (marais et rivières aux bords marécageux), silvae... » autant de difficultés qui empêchaient que « populus ad Ecclesiam principalem possit occurrere ».

(1) Voir les trois articles précédents : *N.R.Th.*, 1946, p. 683 et 799 ; 1947, p. 284.

Et la paroisse au long des âges continue son évolution. Elle est maintenant une entité géographique, tantôt fort étroite et tantôt immense, tantôt fort peuplée et tantôt minuscule au contraire. La paroisse rurale, plus encore que l'urbaine, affecte des formes géométriques très variées, et qui ne sont pas sans influence sur la mentalité. Il y a le village ramassé, tassé autour de l'Eglise... « tanquam gallina pullos » ; il y a le village à foyers dispersés (dont l'esprit est forcément très individualiste) ; il y a la paroisse composée de hameaux, ayant chacun leur caractère et leur amour-propre. Il y a les villages au bout d'un « diverticulum » et il y a le village qui s'étire le long d'une grand'route.

2. Mais la paroisse n'est pas simplement un territoire. C'est surtout un groupement humain, appelé « les paroissiens ».

Tout de suite nous voyons s'affronter ici deux conceptions de l'apostolat : conservation ou conquête.

a) Les paroissiens, ce sont les « fidèles », les pratiquants. Il y a les fervents ; les « dominicaux » ; les intermittents avec plus ou moins de fréquence ; les pascalisants ; il y a ceux que j'appellerais les périphériques, où je crois distinguer deux espèces : les « centrifugaux » (ceux qui obéissent à une tendance qui les éloigne de la vie chrétienne), les « centripètes » (ceux qui sentent une inclination à revenir à une pratique abandonnée jadis).

La « vie paroissiale » sera constituée par les offices ordinaires ; des manifestations saisonnières ou périodiques ; les œuvres. Cette vie est tantôt, et le plus souvent, fort traditionaliste, pour ne pas dire routinière. On s'en tient à l'horaire et aux programmes antiques, et pas toujours solennels. D'autres cependant secouent la routine et rafraîchissent leurs activités vitales.

La « paroisse » et les « paroissiens » sont, dans cette perspective, ceux que d'une façon ou d'une autre on touche, ne fût-ce qu'aux grandes circonstances de la vie, que l'homme a toujours voulu consacrer : la naissance (baptême), la puberté (première communion), le mariage, la mort.

b) Mais la paroisse est plus vaste et comprend plus que les « réellement fidèles ».

Il faut compter comme « sujets » de la paroisse tous les baptisés (de fait), et aussi tous les non-baptisés (de droit, ils sont confiés au pasteur : « et illas oportet adducere... »).

Il y a donc les indifférents, qui souvent le sont beaucoup plus à la pratique (culte et mœurs) qu'à la foi. (Il y a plus d'inquiets, de soucieux qu'il n'y paraît. Ils ne sont pas toujours rongés de préoccupations métaphysiques ; ils en ont cependant). S'ils sont indifférents à la religion, c'est que tout son contenu leur paraît en marge de la vie. Qu'on se garde bien, pour juger péremptoirement de la tempé-

rature religieuse d'une âme, de la juger sur ses attitudes extérieures.

Il y a aussi les hostiles, dont l'hostilité devrait être bien identifiée. Les raisons en sont très instructives, ce qui ne veut pas dire bonnes. Mais notre comportement envers eux doit être commandé par les vraies raisons cachées, non par les gestes publics. Le prêtre, qui tient comme siens même ceux qu'il ne voit jamais « chez lui » c'est-à-dire à l'église, n'aura pas ce complexe d'infériorité, si préjudiciable à l'apostolat paroissial, mais, hélas !, si fréquent. Il ne pourra se contenter de garder ceux qu'il a, persuadé que les autres ne sont pas à atteindre, à convaincre. Au fond, l'indifférence à la partie « infidèle » de la paroisse cache un manque d'ambition, de volonté de conquête : surtout c'est un sentiment — mais on ne veut pas se l'avouer — qu'on ne sait comment les atteindre. On s'en désintéresse. On ira jusqu'à déclarer qu'il n'y a rien à faire pour eux.

On se contente dès lors de bien fermer la porte du bercail, pour empêcher les ouailles coutumières de s'en aller. On n'y réussira du reste pas : un organisme — et la paroisse en est un — qui se referme sur soi-même est un organisme condamné à périr.

L'expérience révèle ici un fait intéressant : ce ne sont pas les curés qui ont le plus grand nombre d'« infidèles » sur leur territoire qui sont « conquérants », mais les autres. Et cela peut s'expliquer : ils sont victimes d'un état de choses, dont ils ne sont pas la cause. Ils sentent confusément l'anormal de leur situation, mais n'en distinguent pas la raison, ou... n'en désirent pas reconnaître la raison. Voyons ceci de plus près.

3. La paroisse n'est pas une institution isolée du reste du monde. Elle est insérée dans le « monde » et obéit aux lois qui le régissent. Agglomération humaine, elle est fonction, elle aussi, des conditions de viabilité de toute agglomération humaine. Elle ne devrait pas être un territoire délimité géométriquement pour des raisons historiques, budgétaires, ou « honoraires » (il est plus flatteur d'être un « grand » curé, c'est-à-dire avec une population immense). Il existe une science parfaitement fondée et qui s'appelle l'urbanisme. Elle n'est pas « l'art » de tracer des rues et des parcs, de veiller aux perspectives, et de régler les styles. Elle est la connaissance raisonnée de toutes les lois qui président à la naissance, croissance, et dégénérescence, des agglomérations. Une « ville » n'est pas un espace couvert de rues, de places, de bâtiments. Elle est la manifestation de la vie collective : comme on a joliment dit, une carapace solidifiée autour de la vie en commun. Les petites cités du moyen âge, qui ont conservé tout ou partie de leur enceinte, à l'intérieur de laquelle s'ordonnent l'église, les Halles, les marchés, les maisons communales et corporatives, les habitations et hospices, en sont un exemple typique.

La vie collective est multiple, exige des espaces à destination di-

verse : l'espace nourricier : champ, potagers, vergers, réserves d'air, de bois ; l'espace éducatif : toutes les écoles ; l'espace industriel, commercial, et, dans les grands centres, financier ; l'espace administratif, où s'installent tous les organes de gouvernement ; l'espace récréatif : sports, spectacles, etc., où se trouve tout ce qui divertit ; l'espace résidentiel : les logements des habitants.

Il y a des villes dont on dit qu'elles ont une âme, et d'autres sans âme. Où est la différence ? C'est qu'il y a des cités où ces espaces sont judicieusement répartis et mêlés, où l'on trouve tout ce qu'il faut, là où il le faut. Parcourez les quartiers entièrement spécialisés, comme les grandes villes les ont. Rien que des banques, des ministères, des magasins, des hôtels, des salles de spectacle. Ce peut être, tantôt un quartier fort bruyant, tantôt fort tranquille. Mais dans les deux cas, il y a une impression nette d'artificiel. D'où vient cette sensation très juste ? C'est que la vie n'est pas seulement une opération financière, un divertissement ; elle est un mélange de bien d'autres choses encore. Et cela seul nous apparaît « vivant », « authentique », qui reflète vraiment la vie réelle et complexe, à tout instant diverse. Il y a autre chose : ces « spécifications » ont porté sur les hommes tout naturellement : quartiers ouvriers, de petite bourgeoisie, de grande bourgeoisie, aristocratiques ; elles ont contribué plus encore à accentuer le caractère artificiel des « grandes villes ». Autre raison : l'homme est un être social : il vit en société : et la « société humaine » n'est pas un agglomérat — comme un tas de briques, nettement et proprement rangées, dans une briquetterie par exemple — elle est une collectivité organique : où tout se tient, agit l'un sur l'autre, est en communauté. La grande ville ignore la « communauté ». Les quartiers s'ignorent les uns les autres, se méprisent, se détestent quelquefois. La grande ville connaît cependant des « quartiers » qui n'ont rien d'artificiel, bien vivants au contraire. Ce sont les sections, où les habitants trouvent sur place tout ce dont ils ont à l'ordinaire besoin. Il y règne un esprit de quartier, quelquefois une sorte de chauvinisme très local.

Cet ensemble de constatations a fait condamner « la grande ville tentaculaire » comme malsaine, non au point de vue hygiénique (encore que...), mais au point de vue humain. Et l'on en vient à prôner les agglomérations ne groupant pas plus de 75.000 habitants et encore nettement réparties en quartiers. Ceux-ci seraient l'élément autonome, dont on ne doit pas sortir, où l'on ne doit pas aller fort loin pour trouver tout ce qu'exige la vie de tous les jours. On estime que ces quartiers ne doivent pas dépasser les 6 à 7 mille habitants.

Tout ceci n'est pas un chemin pittoresque où je me suis égaré, perdant de vue mon but. La paroisse est une agglomération humaine : elle ne peut vivre sainement qu'en se conformant aux lois de l'urbanisme. Les évêques hollandais l'ont parfaitement saisi, dans

leur décision inébranlée de ne pas tolérer de paroisses de plus de 6.000 habitants. Il ressort de l'expérience paroissiale, qu'au delà de 6.000, — disons 7.000 (un vicaire, longtemps actif dans une paroisse de 30.0000, m'assure qu'on ne touche personne, d'aucune manière, au delà des 7.000) —, les ouailles sont inabordables. Une contre-épreuve très éloquente peut être faite par tout prédicateur de mission populaire. Le pourcentage des auditeurs et des vrais bénéficiaires d'une mission est en raison inverse du nombre d'habitants. Moins il y en a, plus il y a relativement d'assistants. Mon expérience toute récente : dans une paroisse de 4.300, on a effectivement touché au delà du tiers des baptisés ; dans une autre de 1.500, bien au delà de la moitié (les deux paroisses sont en Wallonie). Pour que la paroisse soit viable, il faut qu'à la portée de tous, sans aller fort loin, on puisse trouver tout ce dont on a besoin.

Dans les paroisses « monstrueuses », l'édifice du culte est dans l'incapacité de contenir matériellement les fidèles obligés de s'y rendre. Inutile de dire qu'il est impossible au curé de connaître ses brebis.

La difficulté que l'on rencontre dans les grandes villes, c'est que la paroisse s'ajoute, s'insère dans la ville moderne. Elle risque aussi de devenir un « quartier artificiel », sans âme, sans esprit de famille paroissiale : les villes poussent en hauteur : elles ne s'étendent pas simplement en surface. La paroisse fait de même. Des quartiers entiers se dépeuplent en se spécialisant. Au milieu des banques, grands magasins, hôtels, cafés, théâtres, se dresse majestueuse, vénérable et... vide l'antique église paroissiale. Aussi déconseille-t-on — en urbanisme moderne — d'incruster au sol les édifices qui doivent abriter les services ordinaires auxquels a recours une population, qui peut être appelée à se transplanter, et qu'il faut pouvoir donc aisément abandonner, désaffecter ! Ajoutez à cela une nouvelle complication. La vie s'est terriblement dispersée. L'habitat familial est sur le territoire paroissial. Mais l'habitat professionnel et récréatif se trouve à tous les points d'horizon. Et à quelle distance ? Où s'égaillent tous les matins, et pour toute la journée, les paroissiens ? La « paroisse », dans les grandes villes — et dans combien de petites ? et dans combien de villages ? — est l'endroit où l'on vient dormir, où l'on séjourne (et encore, à la belle saison ?...) le dimanche.

Pour en finir avec ce problème des grandes paroisses congestionnées, il faut, à tout prix, qu'elles aient le courage de se décongestionner, par multiplication des succursales et chapelles de secours (2). On a constaté que l'ouverture d'un pareil centre liturgique ne dimi-

(2) Notons toutefois que la création de nouvelles paroisses proprement dites comporte maintes fois — en Belgique notamment — l'assentiment des autorités civiles, intéressées au traitement des curés ou desservants. De ce fait les Ordinaires se trouvent souvent entravés dans cette œuvre salutaire de la **division et multiplication des paroisses.**

nue en rien (de quelques dizaines peut-être) la paroisse-mère : toute l'assistance groupée autour de cet autel auxiliaire est nouvelle. On trouvait enfin, à proximité, ce dont on avait vraiment besoin, mais qui était trop distant pour qu'on y allât régulièrement.

On peut aussi suggérer et souhaiter qu'il y ait entente entre réguliers et clergé paroissial afin qu'on s'entr'aide, au lieu de... s'ignorer avec amertume. Le curé reste celui qui a la responsabilité, devant Dieu et l'Eglise, de toutes les âmes qui habitent sur son territoire. Que le curé reconnaisse qu'une église de réguliers est un secours pour lui ; et que les réguliers se considèrent comme auxiliaires. La solution de ce problème est urgente.

4. Les discussions sur la valeur actuelle de la paroisse viennent de ces difficultés que je viens d'exposer. De l'insertion de la communauté chrétienne dans la communauté humaine plus vaste, est résultée pour l'Eglise une sorte de dépaysement. Et comme les dépaysés, elle paraît sans action possible dans ce nouveau domicile.

Cependant la paroisse garde de très grands avantages, irremplaçables.

a) Elle « occupe » un territoire et c'est quelque chose, c'est énorme. Elle est ancrée solidement dans le sol. On peut voir un symbole, nullement vide de sens, et dans ses fondations profondes, et dans sa domination sur les édifices voisins, et dans sa localisation d'ordinaire centrale, et dans son antiquité. Ce sont là des éléments, dont seul un esprit superficiel peut faire fi.

b) Elle a une équipe de permanents : curé, vicaires, auxiliaires de toute nature : personnel religieux des couvents, personnel enseignant, personnel d'Action catholique. On ne les a peut-être pas utilisés comme il faut. Mais ils sont là, en chair et en os, bien réels.

c) Il y a aussi toute une implantation dans la cité par les édifices divers qui dépendent de la paroisse, et qui, réunis, feraient une cité paroissiale : une cité de Dieu, au milieu de la cité des hommes.

d) Il y a toute une population, un « matériel humain » à travailler, qu'il ne faut plus chercher, qui est là, assidu aux offices, vraiment « fidèle ».

Mais justement : c'est cette communauté existante, à laquelle on s'attaque. Elle ne satisfait pas ceux qui voient que l'heure présente exige une communauté de « choc », de conquête. Pour un peu, ces généreux seraient « dégoûtés » de ces ouailles, à leur gré, un peu trop bêlantes. Inutile de transcrire les virulentes et pittoresques invectives contre les « bons paroissiens ». Qu'en est-il ? Parlons franc.

Tout être vivant, individu ou société, est guetté par la sclérose, la calcification. Il tend à se stabiliser, à se solidifier tel qu'il est, à un moment donné. La communauté paroissiale — clergé et fidèles — peut être victime de cette tendance. Dès l'origine on le constate : on **se referme sur soi, on refuse les contacts avec l'autre, on se refuse**

aux échanges vitaux. Il y a la querelle des judéo-chrétiens et des gentils ; il y aura des incompatibilités entre le « servus » et le « liber », le « graecus » et le « barbarus ». Tout groupe aime, dirait-on, à devenir « secte » hermétiquement fermée, et se fermant de plus en plus : moitié par orgueil, moitié par peur. Dans tout groupe, les éléments qui le composent obéissent à la même tendance et se replient sur eux-mêmes, « s'individualisent ».

Les assistants de la messe du dimanche sont une foule d'isolés, se pressant dans un même endroit, sans conscience d'être une collectivité « organique » à échanges mutuels. Cette tendance s'exprime quelquefois très nettement dans le refus de se laisser « embrigader » dans des organisations religieuses. Défense de la personnalité qui se sent compromise par un groupe ? Ces isolés sont peu dynamiques : un ensemble de braves gens pas très braves (sans jeu de mots), sans fierté ni ambition, sans goût de l'action. On se heurte à un étonnement, une incompréhension totale, bientôt à une impatience non dissimulée si l'on prétend leur rappeler leur responsabilité de « porteurs de la foi » à ceux qui ne l'ont pas. Ils tiennent pour fanatiques un peu méprisables les « zélés ». Ils n'ont aucun goût pour la défense de leurs... dirais-je convictions ? Car voyez la lâcheté des sourires et des approbations, de certains même qui communient fréquemment, quand on vilipende l'Église, les dogmes, la morale !...

Cette communauté est du reste aussi inerte à l'intérieur de l'église qu'à l'extérieur.

Si bien qu'on a été jusqu'à se demander si le catholicisme ne dévirilisait pas l'homme. La réponse est bien claire : non, et non ! Encore faut-il qu'on entende et pratique le catholicisme authentique. La paroisse, un peu stagnante, sénile, est sans aucun doute incapable d'être ce qu'elle doit, non seulement pour ceux qui ne sont pas du bercail, mais aussi pour ceux qui en sont déjà. Si la paroisse comprend son rôle et l'assume, elle n'est pas le moins du monde une institution périmée, un instrument inapte à la conquête. Au contraire. Bien que « l'assaut des positions à emporter » ne soit pas son affaire peut-être, on ne saurait se passer de son concours. Je voudrais essayer de le montrer.

5. Et d'abord, complétons notre conception de la paroisse : elle est un territoire ; elle est un groupement d'hommes. Mais elle appartient à l'ordre surnaturel, à l'ordre de l'Incarnation. Qu'est-elle au regard du chrétien, dans la lumière du Christ ?

a) Le « Codex iuris canonici » n'est pas très abondant sur le compte de la « paroisse ». C. 216, § 1 : Il faut diviser le diocèse en divers territoires : « unicuique parti sua peculiaris ecclesia, cum populo determinato, est assignanda, eiusque peculiaris rector, tanquam proprius eiusdem pastor, est praeficiendus pro necessaria animarum cura » ; le § 4 envisage comme exceptionnelle l'érection de paroisses, « pro di-

versitate sermonis seu nationis fidelium in eadem civitate vel territorio degentium », ou encore « familiares aut personales ».

Par contre, il est fort disert sur les fonctions du curé. L'index analytique donne, en 5 colonnes, une abondante référence à des canons multiples qui décrivent ses devoirs non moins que ses droits. Dans le Livre II, *De personis,* le chapitre IX, du c. 451 au c. 470, donne l'essentiel et décrit pratiquement la vie paroissiale « ad mentem Ecclesiae ». S. Charles Borromée nous a, dans une lettre *in Conc. VI Mediol.* « De parocho et paroeciis », donné un traité du « curé », « minister omnium fere quae ad salutem necessaria sunt ».

b) On peut prendre une vue que j'appellerai plus théologique, en se mettant dans la perspective du Corps mystique. Il importe alors d'écarter d'abord une comparaison plus oratoire qu'exacte : la paroisse n'est pas la cellule initiale de l'Eglise. L'Eglise ne commence point par la paroisse, qui, en croissant, se scindrait ou engendrerait d'autres paroisses qui, associées, feraient un diocèse, lesquels diocèses coagulés constitueraient l'Eglise : c'est une erreur.

Mais la paroisse est partie du Corps mystique, vit de sa vie, elle est une coordination organique des membres vitalisés par le principe vital qui est le Christ ; en elle le Christ descend parmi les hommes, se mettant à leur portée.

La paroisse est un corps *vivant,* c'est-à-dire doué du pouvoir de se conserver dans l'existence et dans la santé ; se défendant contre toutes les formes de la mort ; se reconstituant, le cas échéant, en vertu de sa vitalité interne ; s'accroissant par assimilation de l'apport du milieu s'adaptant à ce milieu à la fois pour y vivre et pour en vivre ; transformant ce milieu, comme tout vivant transforme son habitat ; se continuant au delà de l'existence des éléments qui le constituent ; se multipliant aussi dans la fécondité, dès que sa perfection est atteinte.

Toutes ces marques du vivant sont faciles à retrouver dans la paroisse, groupant maternellement les hommes agglomérés en un point déterminé. La paroisse, c'est le Christ dans son Eglise, qui se met à la mesure et à la portée de l'homme réellement existant.

II. LE ROLE DE LA PAROISSE

A. *Liturgie.*

1. « Constitutus pro iis quae sunt ad Deum », ces mots désignent le rôle du prêtre, mais tout autant la première des activités paroissiales. La paroisse organise, pour l'ensemble des fidèles, le contact avec Dieu, par Jésus-Christ, prêtre éternel. Il est évident que si l'on ne voit dans la liturgie qu'un élément esthétique, une source d'émotions religieuses, une archéologie pittoresque, une tradition vénérable, poétique, ayant le charme prenant des choses désuètes, on doit esti-

mer qu'en attribuant comme activité principale à la paroisse l'accomplissement de la liturgie, on la relègue dans un domaine secondaire, parmi les accessoires brillants, mais nullement indispensables, de la vie religieuse : on l'écarte du champ clos de la lutte pour l'existence surnaturelle, pour la cantonner dans la parade. On peut tout de suite répondre que parmi les « amateurs », les fanatiques plutôt (non pas de la liturgie, mais du liturgisme) non moins que parmi les adversaires, on en trouvera en foule qui ignorent sereinement ce qu'est au vrai la liturgie.

Elle est essentiellement l'administration des sacrements, la célébration de l'Eucharistie, autour de quoi rayonnent les sacramentaux (3). Il faut avoir perdu complètement la notion du catholicisme pour traiter cela d'accessoire. Or c'est la paroisse, en ordre principal, qui a charge de communiquer aux âmes ces dons merveilleux, d'organiser et de diriger, en quelque sorte, cette invasion de Dieu dans l'homme. La liturgie comporte un ensemble de gestes, de paroles, d'objets et d'idées, de sentiments harmoniques, dont on ne peut sous-estimer la valeur humaine, indépendamment de leur valeur surnaturelle interne. L'histoire comparée des religions a mis en lumière ce fait important que, dans toutes les religions, les « liturgies » précèdent les corps de doctrine, les histoires sacrées. Les « théories » font l'impression de sortir des liturgies, comme un papillon d'une chrysalide, ou comme des germinations sur un terreau qui recélait des semences, quelquefois insoupçonnées. C'est bien ce qui explique cet autre fait très important : les « pratiques », les liturgies, l'action vitale religieuse, conservent la croyance, même quand celle-ci paraît s'éteindre, alors qu'elle ne devient que sous-consciente. Ces deux constatations doivent faire réfléchir, et apprécier à sa juste valeur l'activité liturgique de la paroisse. Les accomplissements sacrés ne sont pas une magie ; ils sont des « symboles », des signes très complexes d'autres valeurs, d'une autre énergie, d'une autre vie, d'un autre être, qui nous sont étroitement associés, avec qui nous entretenons des rapports.

Tout ce qui compose la liturgie est tiré de la vie courante de l'homme : se vêtir, manger, boire, se baigner et se laver... mais toutes ces choses sont « dé-vulgarisées ». Ce n'est jamais la langue ordinaire qui est employée, mais un langage sacré, d'ordinaire archaïque, avec ses mots spéciaux, sa terminologie propre... Il y a des habits, mais ils reçoivent par leurs couleurs et leur coupe un caractère sacral, qui les retire de l'usage profane... Bref, l'action liturgique est un départ, un tremplin vers la Divinité.

2. Au moins une fois la semaine, les fidèles se groupent, dans la paroisse, non seulement pour tenir assemblée et prendre conscience

(3) Cfr l'encyclique *Mediator Dei* du 20 novembre 1947 qui expose tout ce qu'est la liturgie catholique.

d'être une communauté, mais encore pour communier et participer à la liturgie. La paroisse organise cette démarche, cette rencontre mutuelle entre Dieu et son peuple. Mais il faut que cette rencontre soit vraiment « significative ». Un signe, c'est quelque chose qui, ayant un « sens », le révèle. On peut se demander ce que révèle, signifie au sens fort du mot, à un auditoire dominical, une messe basse silencieuse, au fond d'un chœur, et surtout pour ceux qui sont dans les basses-nefs où personne ne peut ni voir ni entendre quoi que ce soit. On peut se demander le « tremplin vers Dieu » que constitue telle « exécution » — le mot est sinistrement juste — du plain-chant de plus d'une missa cantata ! On peut se demander ce que dit une liturgie dont jamais un geste ni un mot n'a été — comme le veut cependant expressément le catéchisme du concile de Trente — expliqué aux fidèles : « Linguam quam non noveram audivi » !

3. Partout où l'on s'est donné la pleine d'accomplir en toute dignité les fonctions sacrées, on a constaté l'heureux effet sur les fidèles, le renouveau de foi chrétienne, le retour aux offices, préambule du retour à la vie chrétienne. Mais il faut que le clergé considère ses activités liturgiques comme une œuvre essentielle, et non pas comme une corvée dont on se débarrasse pour courir à plus important, à plus intéressant. L'accoutumance peut créer, en cette matière, un danger mortel. Combien de fois ne doit-on pas baptiser, confesser, donner l'extrême-onction, chanter l'absoute ! Dès lors, on est sur la pente d'un accomplissement machinal, ultra-rapide, où, comme dans tout acte machinal, la réflexion, la conscience même est absente, voire nuisible ! La liturgie est alors sans signification pour le célébrant : elle le sera pour les assistants. Elle doit devenir fastidieuse aux deux ! Qu'on se demande, en toute bonne foi, si l'on a pris autant de peine à préparer, par exemple, une Noël, un triduum pascal, selon les règles de la liturgie, que l'on en a pris pour mettre en train une kermesse, une vente de charité, une représentation dramatique. Pour ces dernières performances, que de discussions, de séances tard dans la nuit, de démarches, de répétitions, de préparations, de constructions ! Or, jamais on ne réunira dans la salle paroissiale les foules des offices ; ni jamais on ne causera dans cette salle l'émotion religieuse qu'on produirait dans l'église par des offices dignement célébrés, expliqués, suivis avec attention.

Grâce à Dieu, de multiples essais ont été faits, de tous côtés. En quelque milieu que ce soit, les résultats ont pleinement répondu aux efforts. Il faut avoir la patience non seulement de continuer, mais surtout d'étudier soigneusement la liturgie, de la méditer pour sentir ce qu'elle contient de substance nourricière pour l'âme. Il ne faut pas y voir seulement du « théâtre sacré », mais ce qu'elle est vraiment : un commerce magnifique et pleinement réciproque, par le Christ vivant dans son Eglise, de Dieu et de son peuple d'enfants.

4. Ici se pose une question, très grave et qu'on a raison de poser. La liturgie est sacramentelle essentiellement, c'est-à-dire symbole efficient. Mais la perception, la « réalisation », la « révélation » d'un symbole n'est pas une chose qui va de soi. Il faut une certaine culture, une initiation. C'est très juste. Je crois même que cette incapacité de pénétrer un symbole est la vraie raison de la négligence, du dédain tranquille de certains prêtres pour la liturgie. Il est très vrai que certaines portions du peuple chrétien — et qui ne sont pas uniquement prolétariennes — n'ont pas le degré de culture, d'affinement, d'intelligence pour être accessibles au symbole, et donc à la liturgie, si richement, si divinement symbolique.

A l'usage de ceux-là, on a imaginé ce qu'on appelle de la paraliturgie. Je laisse de côté les excentricités et les manques de goût, qui ne sont pas du tout venus du désir d'introduire à la liturgie, mais seulement de la recherche du spectaculaire « qui va attirer du monde » ! Aucune mesure ni discussion ne donnera jamais du bon sens à qui en est dépourvu. Mais il y en a d'autres, qui ont voulu initier aux merveilles de la prière de l'Eglise, par des chemins d'approche, les ouailles qui n'avaient guère l'habitude du bercail.

Toutes les initiatives en cette matière ont besoin de se faire contrôler par l'évêque : c'est évident. Mais en outre il faut tenir compte de certaines conditions si l'on veut se permettre des innovations.

La principale, c'est d'être bien au fait de la liturgie, de son histoire, de ses lois. Ce n'est pas du tout identique à la connaissance des rubriques. On doit exiger de celui qui fait du neuf en cette matière, dans le but que nous avons dit, qu'il connaisse de quelle façon, sous l'empire de quelles idées, de quels sentiments, dans quelle perspective, les usages liturgiques sont nés, ont évolué, se sont fixés. S'il n'est pas lui-même au fait de cette évolution finale, qu'il aille avant toutes choses se faire conseiller par un prêtre compétent. Non seulement celui-ci lui épargnera des erreurs, mais encore lui donnera de très précieuses indications. On peut aussi lui demander d'étudier à fond le rituel, et, s'il en a la possibilité, de rechercher ou faire rechercher quelles ont été les coutumes religieuses du pays. Toutes ne sont pas de bon aloi ; mais beaucoup seraient à reprendre ; là où on l'a fait, l'écho puissant, répondant dans la masse, a montré qu'on avait trouvé l'accès secret vers les cœurs. Sous ce rapport, il faut encourager toutes recherches et études du folklore religieux, des vieux usages. Les vieilles gens sont à consulter : un curé de grande ville, visitant une pauvre femme mourante, eut la surprise de l'entendre prier un chemin de croix, en vieilles rimes flamandes savoureuses. Il eut l'esprit de les noter patiemment ; elles constituent maintenant un commentaire émouvant qu'il a fait peindre sous les quatorze stations dans son église. Ce n'est qu'un exemple. Bref : je veux dire **qu'en matière d'office religieux, il faut se garder, sous le prétexte**

de faire neuf, de faire seulement drôle. C'est à quoi l'on aboutirait, si n'importe qui peut inventer n'importe quoi.

Susciter une vraie communauté liturgique, unie dans une prière commune digne et impressionnante, est la tâche première de la paroisse. La promulgation et l'exécution régulière de la *Lex orandi* sera déjà la proclamation de la *Lex credendi*. Le curé du reste ne fera qu'obéir ainsi à la consigne de Pierre au concile de Jérusalem : « Nos vero orationi instantes... ».

B. *Enseignement.*

1. Mais Pierre parlait ensuite du *Ministerium verbi*. Et c'est la seconde tâche de la paroisse, dont on voit difficilement qui la remplirait si elle la négligeait. Ce *Ministerium verbi* doit être compris dans sa réalité essentielle : il consiste à créer cette atmosphère d'idées dont on vit, sans lesquelles on ne peut pas vivre. Tout l'effort des partis qui ont révolutionné le monde à notre époque tend sans aucun doute à doter le monde de structures nouvelles. Mais, pour y arriver, ils annoncent d'abord un message : à la lettre, ils prétendent évangéliser. Ils présentent des synthèses doctrinales, des conceptions du monde, de la vie, de l'homme. Et leur succès chez les meilleurs tient à cela : l'homme ne vit pas seulement de pain : c'est très vrai. Il vit aussi de lumière, de certitude, de vérité, du moins de ce qu'il croit tel.

Pas de doute. Parce qu'on a trop négligé, du côté catholique, de présenter notre synthèse, notre conception du monde, de la vie et de l'homme, les doctrines les plus bizarres ont trouvé créance chez des chrétiens. Nous avons un urgent besoin de reprendre conscience énergiquement que l'ordre du Maître n'est pas d'organiser, mais d'enseigner. « Docete ». L'Eglise est lumière : elle doit être, dans la maison de l'humanité, la lampe sur le candélabre, pour éclairer doucement, de sa lumière chaude et caressante, mais pénétrante aussi et réconfortante, tous ceux qui y habitent. Nous avons nommé la paroisse « ecclesia in forma brevi » ; son rôle illuminateur y est impliqué.

2. Je vous demande : Quel parti, quelle organisation au monde parvient à réunir autant d'auditeurs, et aussi fréquemment, que ne le fait la paroisse ? Il est bon de le répéter à combien de prêtres fort impressionnés (on les comprend) par le développement des événements ; au cours de missions paroissiales, dans des pays qui passaient parfois pour être des centres d'indifférence religieuse tranquille, tassée, j'y ai pensé souvent : on peut mettre au défi n'importe quel groupement, de quelque nature qu'il soit, de rassembler pendant quinze jours, tous les soirs, des centaines d'auditeurs, non pour exposer des revendications et dénoncer des abus, mais simplement

pour annoncer les beautés austères de la vie chrétienne révélée par le Christ ! Hélas, nous ne nous rendons pas assez compte du cas unique que constitue cet auditoire nombreux et fréquent. On ne paraît pas se rendre compte de la puissance formidable de la parole humaine. Ce n'est pas que chaque prédicateur doive être un émule de Bossuet, un tribun retentissant, un malaxeur de foules. Des enquêtes récentes, des déclarations faites en des pays aussi différents par exemple que la Hollande, la Belgique, la France et l'Allemagne, montrent que les laïcs ne se rangent pas autour des chaires pour jouir des exploits oratoires d'un Cicéron en surplis ; ils viennent pour avoir la lumière sur des questions angoissantes que leur pose la vie de tous les jours, une espérance plus ferme, un courage plus hardi. Dans la terne existence de la plupart, il faut une lumière joyeuse, qu'ils attendent du message de Jésus. La paroisse peut, doit la donner. En fait, elle est seule à pouvoir la donner dans les conditions maxima et optima. On oublie que la vie spirituelle, la vie morale de la plupart des chrétiens est assez souvent un drame, une souffrance tragique. Il faut un cadre approprié pour que les mots qui apportent la solution pénètrent au fond même des âmes. La liturgie, et l'édifice sacré où elle s'accomplit, est le cadre idéal. J'ai connu un incroyant qui se retirait dans une église, chaque fois qu'il avait besoin de recueillement, aux moments graves de son existence. Aussi bien, la prédication fait corps avec la liturgie. Elle ne s'y insère pas comme un élément étranger, qui opère une déchirure pour s'introduire, elle continue, explique l'Evangile qu'elle suit.

On veut des chrétientés qui fassent choc ; on se plaint que les communautés paroissiales sont des corps mous, sans énergie, sans emprise sur le reste de la communauté humaine. C'est très vrai. La faute en est à ceux qui pourraient, qui devraient leur donner la fierté de la vérité chrétienne, de la morale chrétienne, de l'Eglise de Dieu.

J'ai écrit ailleurs sur l'importance capitale des sermons du dimanche. Il est très vrai que l'on a tissé autour du concept même de prédication un épais voile d'ennui, si bien que le mot est devenu synonyme de chose longue, terne, fastidieuse, vide, conventionnelle et inutile. Mais il ne faut pas longtemps pour déchirer le voile et en disperser les lambeaux. Il suffit de prêtres conscients de l'importance capitale de la parole, et de la Parole de Dieu d'abord ; de prêtres conscients de l'état d'âme, de l'état d'angoisse de leurs ouailles ; de prêtres qui se savent porteurs de la lumière consolatrice et stimulante ; de prêtres acceptant leur devoir de docteurs in medio Ecclesiae. Tant que nous verrons monter en chaire des hommes, dévoués sans doute, mais considérant la prédication comme une corvée qu'on expédie pour se porter en toute hâte à des agitations de toute nature, nous aurons des chrétiens tièdes, sans ressort et sans dynamisme. Les organisations diverses, nécessaires sans aucun doute — nous le dirons tout à l'heu-

re — n'auront pas de puissance réelle, de puissance interne, si elles ne sont pas entre les mains de chrétiens convaincus, c'est-à-dire ayant des convictions et des idées claires, fortes, enthousiasmantes. Mais précisément cet état intérieur : c'est au *Ministerium verbi* de le leur donner.

3. Ce ministère s'exerce de bien des manières. L'une des plus importantes est le catéchisme qui prépare à la profession de foi. N'est-il pas impardonnable, et fréquent, que l'on s'improvise catéchiste ; comme si c'était là chose aisée. Ne sait-on pas que l'auditoire le plus difficile, le plus exigeant, c'est précisément celui-là. On pourrait affirmer — c'est ma conviction très forte — que les gaucheries, les incompétences pédagogiques, accumulées par des catéchistes-prêtres sont une des causes de la désaffection pour la religion. On arrive peut-être à enfourner dans les têtes quelques textes ; on réussit surtout à enfoncer la persuasion que rien n'est plus ennuyeux que la religion. Il faut applaudir des deux mains à tous les efforts que l'on multiplie pour assurer un enseignement, une éducation religieuse vraiment efficace. Mais nous ne sommes qu'au début. La paroisse est ici devant une tâche énorme, et qui sans doute ne fera que devenir de plus en plus lourde.

Il faut encore rapprocher du *Ministerium verbi* toutes les modalités de la parole humaine : les visites que l'on fait à domicile, comme celles que l'on reçoit au presbytère ; les conversations en rue, les causeries qu'on organise : tout cela ressortit à ce ministère. J'insisterai particulièrement sur la visite aux paroissiens. Elle doit surtout montrer la participation du prêtre, de la paroisse, à tous les grands événements de la vie des paroissiens, joyeux ou tristes. Que le prêtre se souvienne de la puissance de sa parole en certaines circonstances spéciales : visites de fiancés avant le mariage, annonce des décès, un baptême, lors d'une décoration ou d'une distinction reçue ; de succès remportés fussent-ils sportifs ! Croyez bien que le mot, même écrit, du chef de la paroisse pourra porter des fruits insoupçonnés, peut-être pas immédiats, mais souvent fort considérables.

Faute de n'être pas douée de la parole qu'il faudrait, la paroisse est réduite à l'impuissance. Ce n'est pas une insuffisance de l'institution, mais de son responsable. Il n'y a pas à condamner la paroisse ; il y a seulement à réveiller ses dirigeants.

C. *Les œuvres.*

1. Quels que soient les services qu'on peut encore attendre de la paroisse, dit-on, on ne peut pas espérer qu'elle puisse atteindre et transformer la masse. Milieu clos, elle est un climat favorable à l'éclosion des fidèles. Elle n'est pas un ferment, qu'on puisse jeter **dans la pâte humaine pour la faire lever. Nous avons déjà dit que,**

sans doute, le fonctionnement normal de la paroisse ne paraît pas être, directement, la conquête : mais elle est certainement la palestre où l'on forme les « conquérants », c'est-à-dire où on peut et doit les former. Les « fidèles paroissiens » en effet ne sont cloîtrés ni dans l'église, ni dans l'enceinte de la paroisse ; ils en sortent et pénètrent dans la masse. Le travail paroissial doit viser sérieusement à équiper, du mieux qu'il se peut, les assidus aux offices, pour leur tâche apostolique. C'est ainsi que la paroisse touche, pénètre la masse.

La masse ! Qu'est-ce à dire si ce n'est la multitude, en tant qu'elle est non qualifiée, non diversifiée, seulement le nombre. C'est donc un être amorphe, sans aucune consistance intérieure, effet, assez souvent, d'un simple hasard : rassemblement de curieux, par exemple tassé pour un spectacle, et tout à l'heure dispersé dans tous les sens. Il n'y a rien à faire, de sérieux du moins, pour une masse pareille. Mais dans la multitude, on peut distinguer des secteurs plus différenciés, dont le principe de groupement n'est pas dû au hasard, n'est pas un élément éphémère, mais quelque chose de plus réel et de plus durable : par exemple « la jeunesse ». On remarquera tout de suite, qu'il ne peut pas être question, à notre point de vue, de concevoir « un » apostolat de la jeunesse. De quelle jeunesse ? Quelle différenciation s'impose tout de suite ! Evolution complètement différente au niveau moral, intellectuel, psychologique. Tendances et par conséquent intérêts, soucis, totalement opposés, contradictoires : il y a les sportifs, les esthètes, les politiques, et n'oubliez pas les flirteurs. Et surtout, grâce à Dieu, aussi ceux qui ont des préoccupations idéalistes, et ceux, nombreux, qui n'ont qu'un souci : la bataille pour le pain. Si quelqu'un veut organiser une croisade pour la conquête de la jeunesse :... je lui dirai : de quelle jeunesse entendez-vous parler ? Car enfin il est exclu que vous employiez la même tactique pour envahir et occuper spirituellement ces divers territoires, aussi différents que le sont les marécages, les plaines, les montagnes, les banlieues industrielles, les déserts et les forêts. Un tacticien militaire ne peut pas avoir un plan, mais des plans, des troupes très spécialisées pour chacune de ces opérations.

2. Et que l'on prenne par exemple la masse prolétarienne, qui, aux yeux de beaucoup, paraît constituer le problème unique de l'apostolat. On peut le contester ; car il n'y a jamais de problème unique ; ils se commandent tous. Mais celui-ci est, sans conteste, un gros problème, un angoissant problème, un problème urgent entre tous. « Un problème » : non ! un ensemble formidable de problèmes. Je crains qu'on ne le simplifie parfois et qu'on ne le réduise qu'à son élément religieux, moral, dont la solution serait trouvée par ce qu'on se plaît à nommer « la présence » de l'Eglise au sein du prolétariat. Cette affaire est bien plus compliquée. Pour en revenir à notre sujet : est-ce que la paroisse doit se croire chargée de résoudre ce ou ces pro-

blèmes ? Peut-elle quelque chose ou est-elle impuissante ? Et par conséquent la conversion du prolétariat est-elle à mettre en charge à d'autres organisations ? En d'autres termes : le curé et ses vicaires doivent-ils considérer comme responsabilité qui leur incombe le prolétariat détaché de l'Eglise et à insérer de nouveau dans l'Olivier ?

Rappelons d'abord que, dans la vie de l'homme, tout se tient ; si les conditions faites à l'existence humaine ne sont pas normales, elles ne seront pas, c'est clair, « humanisantes », mais, bien plus, elles sont déshumanisantes. Croyez-en tous ceux qui ont vécu dans les camps de concentration. Nous avons expérimenté en nous-mêmes la dégradation intime, la baisse des flammes intérieures, que cause (excusez la familiarité du terme) « une vie de chien ». Il faut un singulier dynamisme, une miraculeuse résistance intérieure, pour ne pas se laisser aller. Nous avons pu sentir, en nous-mêmes, combien saint Thomas dit vrai quand il affirme qu'il faut un certain bien-être temporel pour pratiquer les vertus chrétiennes. Il ne s'agit pas seulement de misère noire. Quand les différences de standing sont très marquées et se coudoient, se heurtent, elles provoquent des réactions animales : le dédain, le mépris d'une part et l'envie, la colère, la haine d'autre part. A l'insensibilité et à l'insouciance jouisseuses répondent la révolte et la volonté de revanche. Les valeurs spirituelles, et les valeurs surnaturelles n'ont, hélas, en ces moments extrêmes, que peu de signification. On ne peut les faire apprécier, désirer que dans une atmosphère sociale plus équilibrée. Mais établir, rétablir celle-là est une œuvre immense, dont la responsabilité est à partager entre beaucoup.

Dans le fait nouveau que des prêtres se font ouvriers, je ne peux pas voir la formule enfin trouvée de l'apostolat ouvrier, de la reconquête du prolétariat ; mais je ne vois pas bien comment on pourra vraiment en « réaliser » toutes les conditions et postulats, à moins de plonger en plein, non pour quinze jours, mais pour tout un temps, dans ce milieu. Que l'on excuse encore un rappel de mes aventures personnelles. Je puis affirmer que c'est seulement après avoir mangé un peu... de la vache enragée de la vie ouvrière que l'on verra clair, qu'on saisira la physionomie spirituelle et morale des ouvriers, la valeur de notre Révélation pour eux, la manière de la leur présenter, mais aussi la nécessité de l'union de toutes les bonnes volontés, de tous les hommes de cœur dans tous les partis pour créer enfin le climat, où l'Eglise maternelle pourra faire son œuvre qui est de transformer des hommes, vraiment hommes, noblement hommes, en enfants de Dieu et princes du Royaume.

J'ai dit qu'il fallait la conspiration de toutes les âmes généreuses, c'est-à-dire la convergence de tous les efforts, de toutes les actions : sociale, politique, culturelle, économique, permettant enfin l'action religieuse. Celle-ci en effet est conditionnée par toutes celles-là. Cela

ne veut pas dire qu'elle doive rester inerte, dans l'attente, jusqu'à ce que les autres aient réalisé leur objectif. Tout doit marcher de pair. L'Église, c'est-à-dire le sacerdoce, doit stimuler, provoquer de toutes façons l'effort d'humanisme renouvelé, auquel nous assistons. Mais réaliser les conditions humaines du travail déborde les possibilités de la paroisse, et même, dans l'état actuel d'émancipation du monde laïc devenu adulte, celles de l'Église. C'est ici que l'on voit poindre la nécessité de l'Action catholique largement entendue, la nécessité des organisations autres que l'organisation paroissiale.

3. Je sais que, sur ce terrain des œuvres, on discute, et quelquefois avec âpreté.

On a écrit que sans doute les œuvres coutumières « durcissent » la paroisse, « y créent des noyaux de vie chrétienne plus dense » — on songe aux œuvres religieuses surtout — « mais sans rayonnement apostolique ». On songe à des pieux qu'on enfonce en terrain boulant pour l'empêcher de crouler. On s'est plu à faire le procès des « garderies d'enfants », des groupes qui ravalent la charité à n'être plus que l'aumône, des associations dont les membres vivent dans la béate persuasion d'être une élite, celle d'aujourd'hui ou celle de demain, des rivalités qui les opposent, des divisions qu'elles stabilisent dans la paroisse. Tout n'est pas faux dans ces réquisitoires. On s'est gaussé aussi, et pas toujours à tort, de ces œuvres qui semblaient surtout des papeteries, avec leur nombre sans cesse croissant de circulaires qu'on recevait, qu'il fallait renvoyer remplies, de brochures à vendre, à distribuer. Mais d'un autre côté — et ici nous touchons le seul point vraiment sérieux —, on s'est plaint de l'air d'indépendance qu'affectaient et prenaient certains organismes d'action à l'égard de l'autorité paroissiale.

Rappelons d'abord des principes très nets que l'expérience met en pleine lumière.

Un problème général, national ou international, ne peut jamais se résoudre seulement sur le plan local. Si, par exemple, la radio ou le cinéma exercent des ravages, il faut que l'action vise la cause et non pas un des effets particuliers. L'esprit de clocher ou le régionalisme chauvin ont joué de vilains tours : gaspillage de forces d'abord, et surtout, sans le vouloir, sabotage, hélas souvent réussi, d'organisations super-paroissiales qui auraient pu réussir. La paroisse ne peut pas oublier — cette amnésie est fréquente — qu'elle n'est pas isolée, mais insérée dans la vie immense de la cité des hommes. Rien de ce qui se passe, je ne dis pas dans le pays, mais dans le monde, n'est sans répercussion sur son étroit terrain. Le commerce, l'industrie recrutent leur personnel partout. Il suffit de passer une heure, le matin ou le soir, dans une grande gare pour voir le gigantesque flux et reflux humain : comme des suçoirs immenses, les trains pompent et refoulent, dans les paroisses, des centaines de milliers d'hommes.

Ils ne gagnent pas seulement leur vie, dans tous ces lieux de travail ; ils y modèlent aussi leur âme, y gagnent des idées, des préjugés, des mœurs. La communauté chrétienne n'est pas uniquement plongée dans le climat paroissial ; elle est plongée, précisément aux heures de la vie intense, dans un climat mondain, au sens où le Christ entendait le mot.

C'est une des actions manifestes de la Providence que l'on ait songé à regrouper les chrétiens sur le terrain et le territoire professionnel, pour que celui-ci ne reste pas anti-chrétien, mais, lentement peut-être, se christianise. On a songé à agir directement sur ces milieux humains nouveaux, qu'a formés partout l'évolution nouvelle du grand commerce, de la grande industrie. C'est la tâche que s'est assignée l'Action catholique de la Jeunesse ouvrière par exemple. Que peut une paroisse — je songe à celle des Saints-Michel-et-Gudule de Bruxelles par exemple — sur laquelle s'élèvent toutes les grandes banques, tous les locaux administratifs des grosses industries — pour assurer le triomphe de la sociologie chrétienne dans ces institutions, l'atmosphère chrétienne des bureaux ? Rien ; absolument rien ! Fonctionnaires et employés viennent tous les matins, des quatre coins du pays, et s'en retournent tous les soirs. Si l'apostolat est l'œuvre exclusive de la paroisse, on peut déposer les armes. Mais il n'en est rien. Les groupements catholiques de patrons et industriels par exemple, les organisations syndicales chrétiennes, la J.O.C. sont pratiquement les seuls aptes à faire ici œuvre sérieuse. Que la paroisse aide au recrutement, facilite la rencontre de tous ceux qui vivent dans les mêmes conditions et ont donc les mêmes responsabilités, c'est tout indiqué. Mais que le curé se garde de croire que le groupement, dont une section se trouve sur son territoire, a pour but essentiel de lui fournir du public pour sa procession du premier dimanche, ou sa communion générale. Il a, pour cela, d'autres moyens. J'ai entendu des exclamations indignées, pleines d'ironie amère et à contresens contre une J.O.C. dont tous les membres ne faisaient même pas leurs Pâques ! Mais la J.O.C. n'a pas cet objectif directement. Ils referont une jeunesse ouvrière croyante, fervente ; mais laissez à celle-ci le temps. Elle voit toutes les composantes du problème et se refuse — elle a bien raison — à mettre la charrue devant les bœufs.

Le vrai point de vue, c'est qu'il faut introduire le Christ partout où les hommes vivent ensemble. Jadis le « convivium » était rigoureusement paroissial. C'est fini : les hommes se groupent autrement, et de façon multiple. Ils sont toujours dans l'espace, mais plus uniquement dans l'espace paroissial. Les groupes, pas seulement les individus, se meuvent dans l'espace ; le Christ les accompagne dans leur mouvance, et son Église aussi. Il n'est pas question, ni même possible, d'établir des paroisses d'usines, de bureaux, d'écoles. A côté de la paroisse, au-dessus d'elle, à travers elle, on établit maintenant

une autre organisation chrétienne. Cette interférence n'est pas sans causer du trouble. Mais il s'apaisera, si tous comprennent la portée, le rôle de tous les organes du Corps mystique.

4. Tous les fidèles se retrouveront du reste dans la maison du Père, au jour de la grande réunion de famille, le dimanche. Ils communieront — dans tous les sens du mot, qui est aussi sacramentel — à la même foi, à la même espérance, à la même charité divine. L'endroit idéal, unique où l'on fera comprendre à toute la communauté chrétienne ses responsabilités, où on les lui fera aimer et résolument s'en charger, ce sera l'église paroissiale. Toutes les œuvres religieuses devront tendre au même but : si elles prétendent à faciliter aux chrétiens l'accès de la perfection, elles n'oublieront pas que seule « caritas habet opus perfectum » et qu'il n'est pas de charité qui ne soit dévouement, don de soi au prochain ; qu'il n'est de charité chrétienne que surnaturelle, dans son objet comme dans son origine ; toutes ces réunions ne se contenteront pas, en plus, de figer l'attention du chrétien sur lui-même ; elles le rendront plus ardent, plus vrai et donc plus tendu vers les autres. La paroisse sera le carrefour, peut et doit l'être, où se retrouvent tous les disciples du Christ, mais d'où ils partent dans toutes les directions porter la lumière, la force, la vie, la joie, qu'ils ont puisées aux sources du Seigneur.

Nous n'aurons plus alors, nous ne pouvons plus avoir, des communautés fermées, jalousement fermées sur elles-mêmes, qui n'attirent plus parce qu'elles ne tiennent pas à accueillir, jalousement fermées, oui, ayant les portes fermées : personne n'en sort pour aller à la grande aventure de conquête ; ayant les fenêtres fermées : personne ne regarde au dehors pour voir s'il n'y a pas de « parvuli, qui panem petierunt... ». Ces paroisses-là sont condamnables ; elles n'ont plus la plénitude de l'esprit du Christ : elles ignorent que le Pasteur divin « multas alias oves habet quae non sunt de hoc ovili » et que « illas oportet adducere, ut sit unum ovile et unus Pastor ». Je ne sais s'il y a beaucoup de paroisses aussi dégénérées ; mais je sais que, dans ce cas, ce n'est pas l'institution qui est en faute, mais ceux-là qui en ont la charge.

La paroisse, à l'heure présente, garde toute sa valeur. Elle n'est pas le seul organe d'apostolat conquérant. A côté d'elle, en bonne entente avec elle, il y a d'autres organes. De la chrétienne entente, de **la coordination vitale entre eux dépend, en notre temps, le triomphe** du Royaume.

L. DE CONINCK, S. I.